

Mon corps est fait du bruit des autres
Antoine Vitez

Ouvrage publié avec l'aide du *Centre régional du livre* et le soutien du *Conseil régional du Limousin* ; avec l'aide du *Fonds national de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique*.

ECRIRE COMME ON PART

Avec la complicité de SNCF Limousin

www.lebruitdesautres.com

© *Le bruit des autres*, 2013

ISBN 978-2-35652-089-0

Béatrice Libert

Ecrire comme on part

Le bruit des autres

*Je suis le dernier sur ta route
Le dernier printemps la dernière neige
Le dernier combat pour ne pas mourir*

Et nous voici plus bas et plus haut que jamais.

Paul Eluard, *Le Phénix* (éd. Gallimard).

Là où le poème se terre...

par

Gabriel Ringlet

Il arrive qu'une histoire nous poursuive longtemps. Celle, par exemple, d'un homme qui, au matin, vient d'enterrer sa mère, ou son père. Là n'est pas le plus important. Mais voilà qu'à la nuit tombante, il revient au cimetière, écarte les couronnes et les gerbes de fleurs, plonge ses bras dans la terre qu'il étreint de ses poings avant de courir chez une femme. Les mains boueuses caressent le visage, pétrissent le corps...

Ces images empruntées au roman de Jean Sullivan, *D'amour et de mort à Mogador**, ne m'ont jamais quitté. Pourquoi me reviennent-elles avec insistance au moment où je traverse

* éd. Gallimard, coll. N.R.F., 1970, p.68.

Ecrire comme on part? N'appellez pas trop vite la Faculté à mon secours. Elle n'y pourra rien! Pourtant, je le vois bien, dans ce livre-ci, plus que dans d'autres, Béatrice Libert écarte les couronnes et les gerbes de fleurs, elle plonge ses bras dans la terre, elle l'étreint... Je ne sais pas si son poème court chez une femme, chez un homme, mais qu'il caresse un visage, qu'il pétrisse un corps, le sien peut-être, ça oui. Je dis poème au sens sullivanien justement, quand le romancier parle de parole et même, plus précisément, d'écriture-parole, de cela qui se parle en nous très en dessous des bavardages, qui vient du fond des temps et nous rejoint, si proche. Une écriture-parole sans assurance, humble au sens où elle reste proche de la terre, vivante, et qu'on arrache à l'argile d'un cimetière...

Elle le sait bien, Béatrice, sinon pourquoi dirait-elle que « chaque poème est un adieu? » Et n'est-ce pas après avoir plongé les poings dans la glaise, là où le poème « se terre », qu'elle peut confier: « j'écris pour te toucher ».

Elle me touche d'abord, beaucoup, en évoquant la mort « chargée de bleu ». Ah, le bleu Libert! qui « recoud / Sa mantille / A la lisière du désarroi. » Dans cette partie intitulée

Argile, je me suis senti rejoint presque à chaque page. Comment choisir entre « gouffre » et « chagrin », « Ne partez pas » et... « Partir »? « Je partirai dans ton regard... je partirai dans ta voix... je partirai dans ton odeur... je partirai dans ta bouche... »

Elle me touche aussi dans ses Ecchymoses quand « le cœur qui boite / A perdu sa raison de danser », à travers, surtout, cette formidable image sonore que j'entends encore, chaque semaine, dans mon village: « Quand passera le ferrailleur / - Vieux fers vieux cuivres vieux zincs - / Je jeterai mes os dans sa remorque. »

Elle me touche encore dans son *Opéra poème*, « chant blessé de ma féminité », où j'entends une question bouleversante que chacun peut se réapproprier: « Quel lien entre moi et toutes celles que je fus, / Clandestines et lumineuses? »

On le voit, *Ecrire comme on part* nous entraîne dans « un jardin fragile / Où l'absence est une maison ». A mes yeux, jamais Béatrice Libert n'avait étreint la terre de cette façon-là, et jamais ses mains jardinières n'avaient pétri, comme ici, le corps du poème comme le corps de la mort. Pétri et caressé car la langue est

légère et si sensuelle quand l'auteure réveille les mots qui dormaient dans la moelle de nos os. Et du coup, elle nous encourage à rejoindre notre propre jardin. Ou notre cimetière? Mais n'est-ce pas très proche? Ce jardin-cimetière que nous portons en nous, au point que...
« Tu ne sais jamais / Si c'est toi qui le traverses / Ou si c'est lui qui marche en toi. »

Une chose est sûre en tout cas, il faut y entrer dans ce jardin-poème, si fragile et si fraternel, s'y promener, peut-être s'y perdre, mais avec la certitude « que demain est tiède d'être déjà aimé ».

G. R.

Liminaire

à Jacques Izoard, in memoriam.

Lisière bleue

A la lisière de quel bleu
As-tu soudain pris racine
Jacques de laine et de pluie?

La ville a peint ses oriflammes.
Ses escaliers poudrés de vert
Escaladent juillet.

Il fait plus froid dans ta maison
Où dorment les oranges
Et les grigris de ta bibliothèque

D'où tu ne verras plus
Ni le lilas ni les iris de mai
Patoisant au jardin.

Les coquelicots saignent du bleu
Au tournant des poèmes.
Tous les bouquets ont pris de l'âge.

Et c'est soudain novembre
Entre nos mains, sous nos pas.
J'arpente tes poèmes pour entendre ta voix.

Le vin n'aura plus même parfum.
S'émousse notre silence.
La rage au poing, je t'écris,

Ce jeudi de bien triste soleil.
Jacques Delmotte n'est plus.
Izoard est vivant.

Le jardin fragile

*Les mots viennent
D'un jardin fragile
Où l'absence est une maison*

On entre dans le jardin
Après s'être lavé le visage
Les mains et les pieds
On s'est vêtu de blanc
On s'est fait minuscule
Forme parmi les formes
Que saisons désagrègent

Le printemps dort dans ta gorge
Tu voudrais qu'il danse au jardin
Qu'il te revienne par les oreilles
Et par les yeux au pas à pas
D'un jeune pré fougueux

A l'origine
Qui parlait en toi?
Qui en toi se taisait?
Qui marchait en ton pas?
Qui lisait le monde
Malgré les mots perdus?
Qui dans le jardin fragile
Donnait du pain aux moineaux?

Quand tu as tout perdu
Tu entres dans le premier verger venu
Sa fraîcheur te raccommode
Sa lenteur vivace t'unifie
Et dans l'image fleurie du monde
Le fil d'Ariane te conduit
Au petit bois d'Amour
Où ton âme s'était enfuie

Tu traverses le parc public
L'univers à portée de main
Une légende s'entête en toi
Une confiance dans ton stylo
Tu as le pas confiant
Des femmes enceintes
Qui portent en elles
L'intense fragilité

Le jardin a-t-il pour dessein
De te perdre
De sombrer avec toi dans la nuit
De nourrir tes racines
Tes chemins de traverse
De te transfuser
De te transplanter
De t'universaliser?

Tous les jardins n'ont pas même espérance
Un vent narquois désole quelques-uns
Une musique amère a noyé leur solfège
Leurs chants n'ont plus bercé
D'intimes renaissances

Le parc a des pierres
Qui pèsent leurs mots
On s'y promène
Sur un récit sans fin
Les fourmis au talon
On donnerait la nuit
Pour une ombre qui désaltère
Et les cailloux pris à leur propre piège
Dérivent en nos sèches pensées

Un jour tu es passée par le jardin fragile
Les mots dormaient dans la moelle de tes os
Ton pas hanté de cris refusait de se perdre
Qui t'attendait à l'issue du chemin ?
Quelle neige d'été dont se mouraient les fleurs ?
Et tu te recentrais à la proue du poème
Qui remuait en toi son feuillage tigré

Ta demeure est un jardin fragile
Agile aussi malgré le viol des vents
Il pense peu
Dépense tout ce qui l'ondoie
Engrange tes désirs de parcours insensés
Il sait que tu viendras
Te reconnaître à son miroir
Et que demain est tiède d'être déjà aimé

Jardin sans lisière
Lit de lumière
Vertige de son mât
Où s'ancre le matin
Tu consens à t'y perdre
Car tu connais la source
Où l'on renaît du bruit

Ce jardin d'herbes folles
Qui l'a planté en toi ?
Tu le sèmes en allant
De nigelle en glaïeul
De la rose trémière
A la source invisible
Et tu ne sais jamais
Si c'est toi qui le traverses
Ou si c'est lui qui marche en toi

Tu as beau te prénommer
Adam ou Eve
Et croquer une pomme
Au petit-déjeuner
Le jardin que tu portes
Oublie ton nom léger
Il sème ce que tu tais
A l'ombre des baisers

Tu sais qu'un soir
Sous le jardin fragile
Tes os ta cendre tes cheveux
Mêleront leur substance
Au suc blond des racines
Écorce alors tu graveras
Les escarres des jours
Sur ta peau codicille

Alphabet blanc

Toute attente est de neige.

Le jour a déposé sa barque
Il neigera dans la conque
Des mots là où bruissent
Les aveux et les roses

La Terre est une jeune accouchée
La nuit portait un enfant
De neige dans son ventre

Neige Neige Neige
Le ciel épelle ce nom
Le chemin l'étire jusqu'en nous

Repères perdus nous sommes
De nouveaux enfants
Qu'éclaire une autre lueur

Nous aimerions voler
Pour que nos pas
N'entachent pas la neige

Je sens la neige prise
En son sommeil de neige
En son tourment de neige
Hésitant à laisser choir
Sur le sol plein d'embûches
La laine vierge de sa joie

Je sens la neige s'emplir
Du soir qui sourd
Et qui ne sait son nom
Sa déclive sa perte

Neige assoupie au seuil
De l'hivernale attente
Et qui frissonne de peur
Plus que de froid

Avant l'immense élan
Qui la projettera

Neige retenue au bord
D'un vent contraire oblique
Et doucereux léchant
Comme flammes glacées
Les glissières des toits
Les phrases retombées

Je sens la neige étreinte
Par ce dimanche vide
S'effilochant sous la tombée
Du soir Corbeille avide
De flocons ou d'abeilles
Selon l'extase des saisons

Neige lente à peine visible
Qui poudre nos épaules
Et pose un duvet de ferveur
Sur nos hésitations

Je sens la neige prête
A communier au noir
Elle ondoie et récuse
L'obscurité forclose
La voici qui déhanche
Sa chute lumineuse

Les lampes la regardent
Et pansent de reflets
Sa course un peu hagarde
L'étang qui la guettait
Et c'est le temps qui passe
En syllabes de neige

Opéra poème

*Souffle sur les lettres de ton enfance
Invente pour que l'homme ne meure pas.
Gatien Lapointe (Ecrits des Forges).*

I

Un jour, j'écrirai le poème de la réconciliation.
Il tiendra de l'eau baptismale
Et du feu du mystère.
Son rythme sera frère du tempo de la terre
Qui germe et fleurit en moi,
Nourrissant ma paresse et ma déréliction.
Puis je soufflerai dessus,
Comme je soufflais, enfant,
Sur les aigrettes de pissenlits,
Les bulles de savon ou les cristaux de neige...

Légèreté... Léger poème ailé,
Hèle-moi à ton bord, hèle-nous, hisse-nous!
Que nous montions dans une ascension douce!
Ouverte, je t'appuierai contre ma gorge.
Nos sucres se mêleront et nous pourrons danser.
Danser le commencement des choses,
L'initiale du verbe *aimer*.

Voici le temps où poème et danse ne font qu'un.

II

En ce temps-là,
J'avais appris à manger et à mordre.
Je n'avais pas appris à être.
J'étais ce petit animal vif,
Subjugué par la beauté du monde.
Ô que vivre avait goût d'enfance et d'éternité!
Quel poison viendrait, un jour, me l'arracher?

Des mots, peu à peu, m'envahirent
Et je vis, sur la route, surgir, par vent debout,
Le Poème.
Commencement du geste et de la création.
Renaissance du corps à sa parole.

Par quels chemins ai-je dansé ma vie?

III

Comme une plante qui aurait connu
La peur d'être verte, je me suis sentie fragile.
Et j'ai mendié l'amour comme une
A qui manquent le pain et l'eau.
Et je me suis réfugiée derrière les vitres
Des beaux mensonges.

Vaincre fut ma hantise!
Et mon corps se mit à rêver d'euphories...
Ô jardin des délices!
Gestuelle qui sauve de toute emprise,
Qui délie l'infortune,
Qui relie à l'intime, à la ferveur!
Je naissais à moi-même tandis que s'écrivait
Le chant blessé de ma féminité.

Qui m'écoutait dans l'ombre, assis?

Je me rappelle ce soir où il fallut
Quitter l'enfance pour toujours...
Juin jaunissait les jardins,
Mais l'été fut comme un hiver.
Largage sans secours, sans escorte.
Corps replié qui s'enroule sur sa peur,
Sa perte, sa dépossession.

Alors, une voix a surgi dans le noir
Et je l'ai repliée dans ma main gauche
Pour que, le jour venu de la réconciliation,
Je puisse en recueillir et l'encre et la soif.

IV

Quel lien entre moi et toutes celles que je fus,
Clandestines et lumineuses ?

Ma faim, qu'avait-elle conquis,
Sinon l'alliance de deux corps.

A l'appel d'un autre sang, les mains ouvertes,
Je danse le poème de la réconciliation.

Une musique remue en moi son allégresse,
Et j'écris, fiévreusement,
La célébration de l'homme et de la femme,
Dans l'enfant, retrouvés.

La voix de mon père

*Chaque mot est une coquille millénaire
où chante une mer qui n'existe plus.*

Casimiro de Brito

Je ne connais pas la voix de mon père
Longtemps je l'ai cherchée
Je l'imagine encore

Arche ou abîme
Métal ou soie
Blanche ou captive?

Souvent j'ai mis
Des voix sur sa non voix
Vibrato où me lover

Et je les essayais loin dans ma tête
Comme une enfant qui porte en elle
La clef du pays perdu

J'inventais le timbre des voyelles
Les consonnes claquaient
Cent pour cent naturelles

Un chant naissait soudain
Je baptisais mon père
D'un cantique indompté

Je ne connais pas la voix de mon père
Juste la neige de sa voix
Comme un grésil sur nos matins

Sa raucité halète
Elle incarne un homme en lui
Elle tient en laisse l'inédit

Mais l'enfant aura soin
De toujours écouter
Elle entendra au-delà du voilé

La violence de l'indicible
L'incoercible
Le père aura raison

Je ne connais pas la voix de mon père
Et c'est en elle aussi
Que vit la voix du monde

Alors j'avance du côté du gercé
De l'inentendu
Qui n'est pas l'inouï

Voix qui ne veut taire
Et ne peut crier Voix
De la colère et du chant blessé

Nous avons tous sous notre voix
Une autre voix un souffle une aphonie
Un squelette de voix

Fragile comme un Rembrandt

février 2006 – juin 2009

Octobre

Le poème migrateur qui rapatrie-t-il?

Exact, le soir qui flambe
Sur la précaire saison.
Muet, l'oiseau. Odeur de vents.

On a rangé les fruits,
Les linges de l'été.
On ratisse l'allée.

Le froid n'est pas encore le froid.
Le ciel rougeois comme une pomme.
Demain on sera nus sous le silence

Comme sous un baptême.

Qu'est-ce qui tremble à nouveau ?
Qu'est-ce qui jure ses grands
Bleus contre la rouille et l'ocre
Et le fauve orangé des forêts ?

Qu'est-ce qui tremble à la lisière
De l'heure alors que, déjà,
Le jour atteint son impuissance
Et plonge, tête première,
Dans le lac sans profondeur

De la très grande Nuit ?

La nuit rempile. Il faut monter.
Le bleu cassera son vernis d'encre
Dans le lac où sa main fauche

Un autre jour. Non pas mouvement
Perdu, mais poigne de silence,
Rouge à l'endroit, noir à l'envers,

Pour une lente pétrification.

On a surpris la mort en mal de mortes.
Nos paumes sont blessées.
Nos genoux, mal, nous portent.
Le monde est transpercé.

Une guitare doute,
Et son chant a cloué
La plaie que l'on redoute
Au bois de nos pensées.
On a surpris la mort en mal de mortes.

Tous les champs sont fauchés.

Je sais. Je perds souvent mes clefs.
Mais qu'ouvrent-elles ?
Leurs grincements effraient
Les mânes des lieux sans âme.

Mes doigts crochètent les loquets,
Glissent des cartes magnétiques
Dans la fente des idées courtes.

Pas d'issue de secours.
Pas de sortie sans ticket.
Otages, nous voilà

D'un cauchemar de saison.

Ne laisse pas le temps
Marbrer tes insomnies.
Écoute l'ange et lisse,
Avec lui, le chant de neige.

Qu'une larme s'égare,
Et c'est le cœur qui gèle,
A livre ouvert, sur l'inconstance
De la planète humaine.

Accepte, de la nuit,
Le long présent obscur.
S'il ruine tout iris,
Il sème des chrysalides

Où le jour niche ses fulgurances.

La chambre sous la percale d'ombre.

Ta main ouvre la lampe,
Et la nuit bascule en sa gorge.

Alors tu dessines des mots
Sans leurre, comme des revolvers

Braqués sur un fouillis d'étoiles.

Très loin, l'azur peint d'autres ciels.
Tu vas, dedans, comme une île
Qui aurait décousu ses rivages.

Tout tient en toi à la manière
D'une calligraphie arabe,
Un pas de deux, un menuet,

Une symphonie.

Argile

Chaque poème est un adieu.

L'homme-cri

à Eric Brogniet

Je suis un homme en marche,
Prisonnier de toutes les douleurs
Du monde. Je suis l'homme-cri,
Celui qui vous contient tous,
Celui qui ne cesse d'avancer
Dans l'immobile clair-obscur du monde,
Un homme qui se meut, mord et meurt,
Un homme gigogne dont la parole
Cogne contre la peau du vide.
Je suis l'homme-cri, l'homme cristal.

Au-dessus de la Manche

Le jour se lève sur l'Europe.
Qu'as-tu fait de ta nuit, toi, bercée d'étoiles
Dans le giron de ta pensée?
As-tu lavé le monde de ta rosée intérieure?
As-tu touché les pôles de tes deux paumes nues
Pour qu'irradient en toi leurs anges virginaux?

Qu'as-tu fait de ta nuit alors que l'Europe
Appareille en des mauves glissants
Qui tressent, détressent l'haleine corsée
Des grands vents, sur des langues d'eaux
Infinies, là où jamais tu ne marcheras,
Là où jamais tu ne cueilleras
Ni fleurs sauvages ni parfums de mai?

Es-tu de ces navires abandonnés, abandonnant?
La passe des vents froids, laisse-la aux éperviers.
Préfère le lilas, le colchique ou l'olivier
Et chante, pour l'Atlantique, le clair désir d'aller.

Lumière inaugurale

Approche-toi, lune. Offre-moi
Ton masque, que j'en pare mon visage,
Et que mon sang se vête de transparence!

Voici l'aube et son chemin d'offrandes.
S'il pleut dans nos arrière-saisons,
Un rai sourd de l'œil noir de la nuit
Où le néant s'efface comme litière morte.

Approche ton visage, matin pimenté d'étoiles,
Déleste ma fatigue et lance en mes atomes
La désirante sérénité. Voici le jour. Une rivière
S'assagit dans la forêt parée comme une église.

Je sais, dans un vallon, des ombres
Qui fraternisent avec de doux poisons.
Si je marche vers elles, c'est sans m'appesantir
Ni craindre leurs coups bas.

Et c'est toute la vie qui lentement me souffle
Le clair sentier du revenir, là où fleurit
Ce qui jamais ne se dit.

Promesse

Et te voici enfant du vide et de l'amour.

Un mot en toi féconde le matin
Comme un caillou dans le chaud de la main.

Va vers ton nom,
Va vers ce qui n'a pas encore eu lieu,

Va vers ta promesse :
Au plus nu du silence un poème t'attend.

Greffe

N'empêche pas le mot d'agir
Ni de surgir de ces confins étranges
Dont les plis quelquefois se déhanchent.

N'empêche pas l'insecte miséreux
De greffer, à tes blancs,
Ses chemins capricieux.

N'empêche rien, laisse venir
Le vent, l'oiseau, le rire,
Même le rien, même le chat

Qui, dans ses songes, écrit tout bas,
Et que soit libre, sous la contrainte,
L'obscur en toi qui labyrinthe.

Insurrection

Par une chaude insurrection
M'arrive quelquefois le poème,
Menu rayon sur le parquet du jour,
Quand le matin relève à l'Est
Les mots tombés de la trop grande nuit.

Je le sens naître en moi, palpitant,
Peu bavard, retenant dans un nœud
Le syllabaire de la sainte dérive.
Il me taira ses doutes et se fera léger
Comme un papier d'Arménie parfumé.
Il me dira ses crocs, ses résolutions manquées.

Nul n'en croira ses dieux
Quand il appareillera dans le jour déganté.
On ne saura ni pour qui ni pourquoi
Il aura arpenté la solitaire page...
Mais approuvé par ma fidèle écoute,
Il reprendra confiance
En écoutant les mots chanter.

Ce peu

J'invite certains soirs le poème à se taire
Comme se terre, au loin, l'horizon délavé.

Quelques fourmis grimpent à son bord,
Attirées par son miel, et c'est tout ce qui bouge

Et c'est tout ce qui va, ce peu, lesté de rien,
Mais qui sait la douceur et qui sent le chagrin.

Et le poème éteint, sous ce peu, se rallume,
Conscient d'être à lui seul la lampe et le chemin.

Fraternité

Fraternité des mots
Que la phrase divinise!

Au seuil de leur complot,
Nous sommes sans empire.

L'écoute est notre force,
Surtout dans le silence,

Car c'est alors que naît
Le rien qui nous étaie.

Résistance

Personne ce soir sur l'avenue,
Pas une âme, si ce n'est la mienne
Qui traverse la vitre, rase le filet d'eau,
Les flaques figées, les feuilles rongées.

C'est un temps de pénétrantes eaux,
De claques dans le dos.
On est une âme plutôt qu'un corps,
Anéantie par ce qui sourd des arbres,
Des boiseries et de nous-mêmes.

Ce qui résiste encore s'appellera Poème.

J'écris pour te toucher

à Jalel El Gharbi

J'écris pour te toucher,
Paroles digitales.

J'accomplis chaque jour
Un pas vers le sommet.

La neige m'y attend
J'escalade l'Éverest

D'intrépides pensées.
En chemin, le vent tourne

Et mon ardeur aussi.
Tes mots sont des leviers.

Ils osent avec moi
Lorsque je cherche à dire

Ce qui nourrit notre âme
Marchant à contre-gué.

Et c'est la même quête
De la même beauté...

Elégie de la pierre,
Orgasme des couleurs

Où se devinent l'or et le cri
Et l'ouïe des lumières.

Et c'est l'Homme toujours
Qui réunit nos pages

Malgré les deuils féconds
Et les rires déserts.

Nous allons, silencieux,
Les mots peints sur nos ailes.

Nous gagnons notre ciel
A force d'universel.

Nommer

à Marc Alyn

Je nomme ce qui n'est pas
Pour qu'il me reconnaisse.

Je nomme ce qui n'est rien
Pour que Dieu le baptise.

Et le nommé, sans fin,
Me réalise.

Ne partez pas

Ne partez pas sans laisser votre adresse,
Disaient les fleurs aux vents du Sud.
La nuit, nous monterons sur le dos
D'une étoile et rejoindrons vos horizons.

Notre pollen porte miracle, semence
De résurrection, et nous ne craignons
Pas l'ivresse des voyages.

Au seuil de la naissance,
A celui de la mort,
Nous dressons notre hampe végétale,
Comme un diapason de lumière.

Averses

Il pleut sur nos jours étroits
Il pleut sur nos nuits baroques
Sur nos paroles sur nos écarts
Il pleut sur les pluies d'autrefois
Il pleut sur nos rires
Nos parfums nos hasards
Il pleut sur les falaises mortes
Sur l'encre abandonnée
Sur les couleurs du peintre
Sur la cendre de nos visages
Sur nos ombres cousues main
Il pleut par testament
Par ruse et par défi
Il pleut par retour du courrier
Il pleut dans les poèmes
Que je n'ai pas encore écrits

Chagrin

Mon ombre a faim.
Mon ombre crie famine,
Ameutant le quartier
Où mes pas énumèrent
Leurs secs copeaux de bruit.

Rien à lui mettre sous la dent!
Pas même un peu de sagesse.
Mon ombre tire sur sa laisse,
Lape une flaque morte,
Lèche quelques mites de bonté.

Je secoue sa lourdeur.
Je la plie proprement
Comme un mouchoir de pluie
Et glisse, dans ma poche revolver,
Sa lame de chagrin.

Péristyle

Le temps détache ses syllabes
Du péristyle où il se noie.

Les phrases tombent en pluie
A l'intérieur du sablier.

Ton poème lui-même s'efface
A mesure que tu en tires

Le fil, le brin d'osier,
Perdant trace et feu

De ton propre exil.

Gouffre

Ne me dis pas :
Tu as tout ton temps...
La nuit déjà nous cingle.

Je vais d'un bleu à l'autre
Toucher la lumière en fuite,
Et c'est le gouffre qui répond,

Solide comme un tendon d'Achille.

Ruade

Ce dos qui rue dans mon dos,
Qui maudit mes mots,
Mes cris, mes sanglots,

Ce dos qui me tourne le dos,
Qui rompt avec ma joie,
Comment l'appivoiser

Pour être entièrement moi ?

Egarement

Parce que le bleu manque à la nuit,
Les lampes inventent un jaune
De joyeuse contrebande.

Parce que l'obscur va désarmé,
Le noir était son chapiteau
Qui claque au vent.

Parce que dans l'ombre s'en revient
Le sillon égaré des sous-entendus,
Le temps s'absente et neige.

In-folio

Dans l'in-folio du soir
S'abîment au soleil
Les parfums de l'été.

A force de vouloir,
On écoute la plainte
Des présents crucifiés.

On ouvre, dans l'attente,
Les malles de l'enfance
Aux genoux écorchés.

On cherche, on tâte, on prend,
Et les mots se fiancent
A l'élégie des saisons consumées.

Mais l'in-folio du soir,
Ruiné par son ivresse,
Sans veine vers l'espoir,

Doucement se redresse.
L'appel transcende le déclin
Et le jour, soudain, se souvient.

Cécité

Ce qui vieillit
Sur la patience des fruits verts,
Sur l'instant que la nuit foule
Et perd, ce qui vieillit, surit,
Sourit peut-être, malgré tout,
Ce qui vieillit dans la resserre
Des années, sous l'ongle usé
Des apparences,
C'est ton regard qui n'a pas su
Palper le jour, palper le noir
Et tout y voir.

A l'écorchure du temps
Le rideau tombe
Sur une scène vide

La nuit nous regarde

La nuit nous regarde,
Epie notre nudité,
Scrute nos mensonges,
Exfolie nos vérités.

Quel cri nous dévisage ?
Tombent masques et foulards.
La voix est une faille,
La clarté une crue
Où s'escriment nos alevins.

La peur archaïque et totale
Comme une pierre en notre chair
Nourrit larves et lave.
Les racines même se soulèvent.

Et ce deuil qui ne dit pas son nom,
Cette attente où avortent les ombres.
Qui croise en nous ses marées,

Sa douleur d'être et de n'être pas?
Un rien boute le feu à ce qui fut.

Nous portons les saisons
Comme songes sans écorce.
Leur bleu nous ressuscitera-t-il?
Ailleurs est le prénom des lendemains.

Partir

Je partirai dans ton regard
Quand les braises de l'aurore
Mouillent au large des marées.

Je partirai dans ta voix
Quand la nuit fait bander les étoiles
Et qu'une brume gante le malheur.

Je partirai dans ton odeur
Quand je m'abîme sous ton aisselle
Et que ruissent nos fantasmes de jasmin.

Je partirai dans ta bouche
Quand les mots nous dévorent,
Ouvrant la brèche de nos pulsions.

Je partirai dans ton souffle
Quand tout me quitte et me désavoue
Pour marcher ailleurs dans l'inconçu.

Je partirai dans ta nuit
Pour que le monde s'en allège
Et que ma nuit porte la tienne au jour.

La mort viendra

La mort viendra
Faire son feu
Dans l'âtre froid
De mon dernier poème

La mort viendra
Chargée de bleu
On ouvrira la porte
À l'été au matin

Elle entrera fugace
Légère comme un cabri
S'assoira sur ma vie
Contera à ma place

Ce qui ne fut pas dit
Dans l'aveuglante clarté
Dehors il fera beau
On entendra l'oiseau

Une neige imprévue
Fleurira ce qui fut
Pour que ma mort écrive
Une dernière fois

Le jardin et la rive
La table et le combat

Mystère

Et mon corps s'ouvrira
Dans la patience de la terre,
Ultime poème enfin partagé.

Il n'y aura plus d'étranger.
Nos langues seront libres
Dans le souffle total.

Je connaîtrai la pierre intimement
Et la fourmi et la fougère
Et la racine du froment.

Notre amour, dans sa chair,
Aura tressé ses mailles
Pour que ma cendre étoile

Le pas de tout mystère.

Ecchymoses

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.

Charles Baudelaire, *Recueillement*.

1

Mes pas où s'en vont-ils sans moi soudain ?
Gercées de matin leurs ecchymoses
Ressemblent à des orchidées mortes

Il bruine sur leur clarté muette
Sur leur neige ternie
Où n'appareille que le vent

Ecoutez-moi passants effarouchés
Je suis comme la grive que ne retient plus le nid
Le vide s'écartèle où tombent mes regards

Et si j'ai froid c'est que le cœur qui boite
A perdu sa raison de danser

2

Sur le rien où tout pèse
Ma vie marque la tonne

Fatras ferrailles et fadaïses
Trop lourdes à porter sur mes épaules

Quand passera le ferrailleur
-Vieux fers vieux cuivres vieux zincs -

Je jetterai mes os dans sa remorque

102

3

Je pleurerai dans le matin qui neige
Comme une mandoline abandonnée
Sur un rivage mort

Mes larmes rejoindront la mer
Son goût de sel et de failles profondes

Une source renaîtra de mon corps bleu
Partageant mes insomnies en deux
Continents vierges de toute folie

Il n'y aura pas de géographe
Pour cartographier mes cimes et mes vals
Mes lagunes et mes presqu'îles élémentaires

Le cœur sur pilotage automatique
Je marcherai sur l'eau des songes
Traverserai l'Amblève de mes angoisses

103

Et chercherai sous les pierres défuntes
Le fragile filon de mes lentes ferveurs

4

Quelqu'un a dû parler trop fort
Comme une bouse qui éclate
Sur la prairie mangée de renoncules

Le bruit en a paru si net
Que les étoiles en ont tinté
Malgré quelques éclats dans les dièses

Absorbée je happais les silences
Pareils à des trous noirs
Où jeter mon adolescence

Quelqu'un a dû filmer la scène
Car sur l'écran du jour opaque
J'ai vu glisser ma bouche

Où se tordaient les équivoques

Paroles du soir

*à mes amis
Renaud Bertrand et Roland Castro,
Artistes photographes,
In memoriam.*

Nos bouches sont pleines du cri que déverse la nuit obèse. On voit les dents de l'ombre mordre la chair. On voit deux silhouettes blanches fuser sur le papier sensible. On entend le bruit sec d'un couteau sectionnant des racines tandis que midi morcelle, sur les tombes, ses mottes de glaise.

La certitude est une mort. Aussi reprenons-nous le pas, la route, l'écriture pour aller vers le vivant, l'incertain qui nous attise. Notre main a touché la braise. Notre cri s'effondre sur lui-même. Il n'y a nul retour possible. Le ciel est une impasse.

L'image avait un double fond. Tu as disparu dans sa faille étroite, consumé par un astre implacable. Nous te voyons encore, pourtant, tel que tu fus, et ta voix nous revient, tamisant nos échanges. Il suffit de l'éclair d'un mot, de l'abandon d'un geste, de la musique d'une lumière. L'image est ce pays où tu demeures vivant.

Avec quelle encre écrivons-nous ta mort?
Sur quel papier? À l'aune de quel révélateur
pourrons-nous mesurer le don que tu nous fis?
Nos vies désormais abritent ton départ, inscrit
dans notre chair comme une cicatrice. Nous
sommes sans voix, amputés de nos liens.
Quelle focale ramènera le jour? Quel oiseau
nous rendra la force de l'envol?

Et te voilà muré dans la chambre noire que
nos regrets, nos paroles nubiles tentent
vainement d'éclairer. Le ciel attend à
l'extérieur comme un vieux chien craignant le
froid. L'adieu est une conjugaison très lente.

Nous mourons tous défenestrés. Chute sans fin dans le vide estampillé, dans les bras du silence. Il est tard. Le monde se replie, boutonnant ses coins d'ombre. Nous n'avons pas trouvé le gué vers l'inaccompli. Nous chercherons encore. L'obscur n'a pas menti.

Le prix de poésie Simone Landry 2013 a été attribué à l'auteur pour *Alphabet blanc*, *Opéra poème* et *La voix de mon père*.

Plusieurs poèmes repris dans ce livre ont paru dans différentes revues ou anthologies, parfois dans une version différente: *L'Arbre à paroles*, *Lieux d'être*, *Poésie/première*, *Poésie sur Seine*, *Autre Sud*, *Phoenix*, *La revue des Archers*, *Traversées*, *Bleu d'encre...* Qu'elles soient, ici, remerciées!

Le jardin fragile a paru, accompagné des dessins de Martine Chittofrati, aux éditions Alain Benoît (coll. Raffia, 2004). De même, *Paroles du soir*, avec des encres d'Anne Slacik (coll. Brèche, 2007).

Page 38, le dernier vers, *En syllabe de neige*, doit à la lecture du recueil de Lionel Ray, *Syllabe de sable* (éd. Gallimard, 1996).

Antigone (écrit les 6 et 9 décembre 2007 avec des mots glanés dans le journal *L'Avenir*, article de Frédéric Dubois) a paru en 2008 sur le site www.festrاد.com en vue du projet *Sculpture sur prose* de Jacques Rancourt.

TABLE

<i>Là où le poème se terre...</i>	9
Liminaire	
Lisière bleue	15
Le jardin fragile	17
Alphabet blanc	33
Opéra poème	39
La voix de mon père	47
Octobre	53
Argile	63
L'homme-cri	65
Au-dessus de la Manche	66
Lumière inaugurale	67
Promesse	69
Greffe	70
Insurrection	71
Ce peu	72
Fraternité	73
Résistance	74
J'écris pour te toucher	75
Nommer	77
Ne partez pas	78
Averses	79
Chagrin	80

Péristyle	81
Gouffre	82
Ruade	83
Egarement	84
In-folio	85
Cécité	87
Antigone	88
Vanités	89
La nuit nous regarde	91
Partir	93
La mort viendra	95
Mystère	97
Ecchymoses	99
Paroles du soir	107
<i>Notes</i>	116

De Béatrice Libert chez le même éditeur

Sonate en *la* majeur

152 p. – 15 € – ISBN 978-2-35652-072-2

L'amour fou, l'amour majeur, l'absence, son souvenir. Béatrice Libert nous a déjà enchantés avec cette musique sans tabous. Ici, elle nous entraîne dans une sonate sensuelle.

Un train, une voyageuse, un voyageur : *Quand je songe à ce jour de juin qui emporta mon âme et mon corps, je me demande comment j'ai pu sortir vivant, je veux dire intact, de cette histoire.*

Le récit de la rencontre et de ces semaines de passion partagée, mené avec finesse et lucidité, s'avère convaincant, enluminé d'une franche sensualité et de volupté allègre sur fond de mer. *Ghislain Cotton (Le Carnet et les Instants)*

Alternativement paisible et ardent, le style est tantôt frais tantôt torride, parfois acidulé, parfois caressant, toujours captivant ! Il livre l'évocation d'un amour et d'un bonheur intenses et intensifs, éperdus et perdus. *L'Ardennais*

Une écriture très maîtrisée, très poétique, et ce, dès les premières lignes. *Joseph Bodson (Association des écrivains belges de langue française)*

Musique de chambre

diptyque : *Petite mort* et *Le sel de la perte*

80 p. – 10 € – ISBN 978-2-35652-041-8

Dans cette prose poétique, l'auteur nous ouvre sa chambre, ses chambres d'amour. Chambre des amants, d'abord, dans une première partie intitulée *Petite mort*. Chambre intérieure de ce même amour, ensuite, mais vécu désormais dans une solitude très vite illuminée par la grandeur d'un sentiment qui couvre le monde d'une sorte de présence indestructible. L'amant parti, disparu, l'amour dure, au-delà de toute rencontre des corps. La perte a un goût de sel. De ce sel de la terre que sont les hommes et les femmes, pour eux-mêmes, en ce qu'ils ont de plus grand : un monde intérieur capable de donner sens au monde extérieur. *Claudine Bohi*

On sait la difficulté de braver l'impudeur, d'exposer l'intime, sans complaisance, sans verser dans le sentimentalisme et la mièvrerie. L'auteur a su dire la brûlure du désir, la force des émotions et des sentiments avec des images luxuriantes qui irriguent sa prose musicale et singulière sans basculer dans le débordement métaphorique ni dans l'exhibitionnisme outrancier. *Michel Ménaché*

Un petit livre précieux qui correspond à des humeurs bien différentes, mais que réunit une même ferveur. *Jeannine Paque*

Lettres à l'intemporel

144 p. – 13 € – ISBN 978-2-35652-042-5

Béatrice Libert nous entraîne dans son parcours épistolaire avec beaucoup d'émotions, de poésie et la contrainte littéraire fait émerger de très beaux textes. Les lettres sont un excellent moyen de décrire la beauté d'un jardin, d'un paysage, d'un lieu, d'un animal, d'un être...

Un livre qui se lit avec grand plaisir. L'écriture poétique et humaine nous conduit au cœur du monde que l'on découvre sous de nouveaux angles.

Brigitte Aubonnet (Encres Vagabondes, oct. 2010)

Ces lettres disent aussi le temps, les années qui passent (*Lettre au poney de mon enfance, Lettre à ma maison natale*) voire le siècle, quand le moulin écrit à Alphonse Daudet pour lui raconter l'horreur des visites guidées et du parking à ses pieds. Malgré le sourire affiché, c'est donc une douce mélancolie qui domine ces pages dont la moindre qualité n'est pas qu'elles soient absolument inclassables : récits ? fictions ? mots d'esprit ? autobiographie ?

Alain Kewes (revue Décharge n° 151, sept. 2011)

Chez d'autres éditeurs

Poésie

Problèmes, mat & mathique, illustrations de Pierre Laroche (Editions du Ravin, 2013)

Alphabet en quête d'auteurs, dessins de Vincent Rougier (Ficelle n°112, 2013)

Dans les yeux des fruits verts (*Encres Vives* N°412, 2012)

Passage du laitier (chez l'auteur, 2011)

Les couleurs du dedans, interventions plastiques de May Livory (Barde la Lézarde, 2011)

Avec (*Encres Vives* N°375, 2009)

L'Instant oblique (L'Oreille du Loup, 2009)

Ton corps, nus de Pierre Cayol (Alain Benoît, 2008)

Passage et permanence, gravures d'Annie Gaukema (Le Tétras-Lyre, 2008)

Paroles du soir, encres d'Anne Slacik (Alain Benoît, 2007)

Edward Hopper: en regard de ses tableaux, avec Ch. Durand-Le Men (Poiètes, 2006)

Etre au monde (La Différence, 2004)

Alphabet blanc (La Porte, 2004)

Litanie pour un doute (*Encres Vives*, N° 313, 2004)

Le jardin fragile, dessins de Martine Chittofrati (Alain Benoît, 2004)

Le passant fabuleux (Autres Temps et Ecrits des Forges, 2003)

Petit bréviaire amoureux (L'Arbre à paroles et Ecrits des Forges, 2002)

En vertu de nous-mêmes, encres de Maria Desmée (Tétras Lyre, 2001)

L'heure blanche (Encres Vives N°252, 2000)

Le rameur sans rivage (La Différence, 1999)

Vol à main nue (L'Arbre à parole, 1998)

Le bonheur inconsolé (L'Arbre à paroles, 1997)

La Passagère (Vie Ouvrière et Pierre Zech, 1994)

Lalangue du désir et du désarroi (L'Arbre à paroles, 1991)

Traduction italienne de Francis Tessa (coll. Traverses, 1995)

Baisers volés à Paul Eluard suivi de *Remparts* (Vie Ouvrière et Pierre Zech, 1989)

Parades (André De Rache, 1983)

Invitation (Thalia, 1979)

Poésie en collection jeunesse

Le bestiaire en folie, dessins de Xavier Larochea (Couleur livres, 2011)

Saison des extravagances, dessins de Willy Welter (Gros Textes, 2011)

Un arbre cogne à la vitre, dessins de Fabrice Para (Pluie d'étoiles, 2000)

Essais

Au pays de Jean Joubert regarder lire écrire créer (Couleur livres, 2012)

Au pays de Maurice Carême regarder lire écrire créer (Couleur livres, 2010)

Au pays de Magritte regarder lire écrire créer (Couleur livres, 2009)

Jean Joubert, parcours poétique (L'Arbre à paroles, 2006)

Marie-José Viseur, Dossier L (Service du Livre Luxembourgeois, 1999)

Jean Joubert, en collaboration avec M.-C. Masset (L'Arbre à paroles, 1996)

La classe de français en fête (Dessain, 1983)

Récits

Une enfance au creux des mots (Couleur Livres, 2005)

Monographie

Chantal Bietlot, artiste peintre (chez l'artiste, 2006)

Théâtre

Le pays blanc, conte philosophique pour les tréteaux de l'enfance (chez l'auteur)

Une enfance au creux des mots, adaptation de ses récits autobiographiques (chez l'auteur)

Ouvrage composé par nos soins en *Garamond*
et achevé d'imprimer sur *bouffant 90 g*
par *Elkotec*, à Palaiseau (91)
Dépôt légal : avril 2013

Le bruit des autres publiée avec l'aide du
ministère de la Culture – DRAC du Limousin